

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELLOD

De la Furka au Mont-Joux :
II : Grand Saint-Bernard

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 50-53

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Grand Saint-Bernard

Ce dernier Noël nous est née une nouvelle œuvre de Maurice Chappaz, illustrée d'une suite de photographies d'Oscar Darbellay, qui ajoutent à l'intense poésie du texte celle du chant de la lumière. Le poète nous a mis en rapport avec cet autre paysage qui gît sous le masque des êtres et des choses. Le chantre des ombres et du soleil nous a introduits dans le monde visible à la minute même de beauté la plus intense. Devant ces images d'un soleil natal qui marque jusqu'aux âmes, nous rêvons à ces lieux de l'univers où naquit la première lumière de la terre. De telles heures sont grandes dans la vie où une œuvre vient à vous et vous fait participer de ces deux mondes, dont l'un est la splendeur extérieure et l'autre, le ravissement des paysages intérieurs. « Les grandes heures de la vie, écrivait Hello, sont celles où se dévoile l'inconnu de pensée, l'inconnu d'idéal caché dans chaque réalité, où se dégage du caillou l'étincelle cachée, où ce qu'il y a de Dieu au fond de nous et au fond de chaque chose apparaît à la surface. Les grands hommes sont ceux qui savent faire cet effort. C'est la force qui fait jaillir la lumière, et la chaleur en résulte ». Ainsi avons-nous reçu le volume récent de la collection « Merveilles de la Suisse », intitulé « Grand Saint-Bernard » et consacré à cet itinéraire, voie sacrée du Valais, entre Martigny et Aoste.

L'artiste, plus que personne au monde, est fait pour tous les dépassements et il cherche inlassablement une lumière qui lui vienne des sommets. Cette route triomphale des hauteurs que les siècles ont tracée de leur histoire par delà le Mont Joux, continue vers les clartés méditerranéennes. La bonne humeur n'est-elle point l'enfant choyé du Sud et du soleil des races latines ? Le « Drang nach Süden » n'est pas un mythe. Jamais l'homme ne remonte vers le Nord et, quand la vie l'y installe de force, son cœur demeure au rivage des terres ensoleillées. Partons donc sans tarder avec le poète Maurice Chappaz, auquel s'est joint l'intrépide chasseur d'images qu'est le photographe O. Darbellay de Martigny. Peut-on rêver mieux pour un voyage que la compagnie



de deux artistes dont l'un, le poète, exprime cette beauté seconde qui dort cachée sous le visage du monde, et l'autre, le magicien du soleil, fixe à jamais pour vos yeux le poème errant de la lumière à travers la splendeur des formes.

Maurice Chappaz est un de ces hommes nés pour voir loin. En lui, le poète prolonge l'écrivain. Toute chose n'est couverte que d'un visage de verre, à travers lequel est saisie l'âme sans cesse en mouvement. Son « Testament du Haut-Rhône », couronné du Prix Rambert 1953, nous avait apporté l'appel d'une Terre valaisanne blessée par les brocanteurs de confort et la horde des faux monnayeurs qui ont acheté le chant des eaux. Jamais encore le Vieux Pays n'avait parlé avec un tel accent et une telle force. Jamais encore il n'avait ainsi exprimé son âme et cette fissure introduite dans sa Grâce par la sécheresse d'un siècle. La poésie de Maurice Chappaz est explosion de vie et ne s'est pas arrêtée à son

« Testament du Haut-Rhône ». La nature est cette immense treille dont il saisit les grappes une à une pour en exprimer toute la substance. Ce même poète s'en va de Martigny, pour monter jusqu'au Grand Saint-Bernard, et descendre ensuite vers Aoste. Partout ce même chantre passe. « Je teindrai une parole de pourpre. » C'est cet homme dont parle Hello qui « a acquis dans la contemplation même une sensibilité plus exquise, et une aptitude spéciale à ne pouvoir vivre que dans la beauté vivante. Toutes les platitudes, toutes les duretés, toutes les absurdités, toutes les cruautés physiques et morales l'écorchent vivant ». Chaque phrase de la prose de Maurice Chappaz est un poids de poésie et de sens. Elle a la densité de celle d'un Ramuz et l'envol de son verbe nous fait penser à ces cohortes serrées de pinsons des Ardennes qui passent haut dans le ciel, en migration vers les clartés du Sud.

Cet itinéraire que parcourt le poète de race toute pareille à celui de « Testament du Haut-Rhône », se situe exactement entre la Tour de la Bâtiaz et la Forteresse Prétorienne d'Aoste, colonnes milliaires des distances de l'architecture, que ni les intempéries, ni les révolutions n'ont pu abattre, symboles de ces paysages dont la solidité défie les laideurs des techniques utilitaires, symboles aussi de ce paysan resté le même à travers la chute de tous les empires et de toutes les républiques. Quittons Martigny, d'où nous emporterons la silhouette de la Tour de la Bâtiaz sur une auréole de nuages d'argent. Nous remonterons avec la fraîcheur absinthe des eaux de la Dranse et les siècles, eux aussi, remonteront avec nous. Nous n'aurons pas soif, car nous avons au passage fait provision de ce « Coquempay » au nom louche et de ce « Plan-Cerisier » qui allume en vous un petit feu qui dure. La vallée est pleine d'eau et de soleil. Les pierres des clochers y chantent : Orsières, Bourg-Saint-Pierre, Fontaine, Chandonne.

Les siècles viennent à vous sur cette voie qui monte toujours : pillards, peuples errants, antiques légions, pèlerins des Lieux-Saints, moines vagabonds, abbés, évêques, papes, rois, princes, Hannibal, César, Charlemagne, Napoléon et là-haut, dans les coffres précieux de l'Hospice, cet anneau de saint Bernard de Menthon, qui relie pour jamais ce long ruban de charité que sillonnèrent entre les Alpes les cohortes pacifiques des religieux les plus aimés du monde : les chanoines

du Grand Saint-Bernard. Depuis qu'un saint posa en vigie ces solitaires au col de la montagne, à travers toutes les saisons, même quand l'Hospice dort comme une marmotte profond sous la neige, ces hommes de Dieu sont là avec leurs chiens — race viking venue du Nord — ces moines des neiges, des glaces et des tempêtes sont là pour le geste de la charité qui reconforte et qui sauve.

Votre voyage sera une moisson de clochers, de chapelles, de villages, de blé, de fleurs, de forêts, de ponts à l'arche irréprochable ou à l'unique dalle, de pâturages aux vaches de bronze ou de feu, de moraines au fleuve de pierres désolées et de glaciers qui tachent de ciel les hauts sommets. Arrivés au sanctuaire des solitaires des monts, où prient des autels de bois sculptés et des croix de vieil argent, vous verrez un lac que le soleil couchant a transformé en une immense escarboucle, comme celle d'un autre anneau de saint Bernard, unissant d'un lien invisible ces deux vallées sœurs, celle de l'Entremont au vallon du Grand Saint-Bernard. Poète et photographe ne vous ont point abandonnés. Suivant le geste du saint Bernard d'airain qui ordonne de marcher en avant, ils vont descendre la vallée plongeant vers le Sud. Des clochers, des villages viennent de nouveau à vous, comme des blocs de crème ou de pâte rose. Le pays des bâtisseurs et des peintres s'annonce. Le village d'un bon évêque est là, désormais cher à tous les Valaisans : Etroubles. Des noms chantent doux, Valpelline, Courmayeur, Doire Baltée. Le sourire du Midi éclate d'une lumière plus intense. La terre devient chaude et chauds les visages. Aoste la patricienne dresse enfin devant vous sa majesté de ruines antiques et la finesse de ses cloîtres. Le poète est là et le photographe aussi. Je vous laisse avec eux. Vous les suivrez, assis à la table de votre chambre, en ouvrant ce livre en robe de toile grise qu'ils ont magnifiquement vécu pour vous :

Grand Saint-Bernard *

Marcel MICHELLOD

* *Grand Saint-Bernard*, Marguerat, Collection « Merveilles de la Suisse », texte de Maurice Chappaz, illustré de 80 photographies d'Oscar Darbellay.